

Théâtre et Balagan

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.



Au théâtre, un éloge du sexe à piles

[J.-P. Thibaudat](#)

chroniqueur

Publié le 03/12/2013 à 15h14



Scène de « La Bobine de Ruhmkorff » (Jean-Pierre Estournet)

Quand il entre en scène, [Pierre Meunier](#) porte toujours une chemise dont il a déjà retroussé les manches. Il est là, devant vous, bien campé sur ses deux jambes, généralement il porte quelque chose dans ses mains. Une pierre, un ressort, cette fois, dans son nouveau spectacle « [La Bobine de Ruhmkorff](#) », c'est un pavé d'argile crue (la bobine, cela sera un peu plus tard).

La partie de ping-pong de deux pavés d'argile

Depuis l'Antiquité, l'être humain malaxe cette argile, la met en forme, au besoin sur un tour de potier. Meunier procède autrement, en reprenant tout depuis le commencement. Il est là face à ce tas compact bien que légèrement mou, et il se pose la question : que faire avec ce tas ? C'est effectivement la question.

Meunier opère à vue tel le savant devant ses étudiants, tel l'acteur seul en scène devant le public. Il lance le tas, le rattrape, le lance encore, à la troisième fois le tas s'aplatit attiré par la terre d'où il vient.

Retour à la maison mère ? Attraction irrésistible plutôt. Comme le prouve un second pavé d'argile qui, bon tas ne saurait mentir, va s'aplatir sur le précédent. Et Meunier, qui n'en perd pas une miette, de commenter :

« Epousailles ! Y a pas un poil à glisser entre. A deux ils en font un. Mais pour y arriver, ils ont dû renoncer à ce qu'ils étaient, chacun a pris la forme de l'autre, surtout le plus

mou, et aux endroits où ça cède. »

Bref, une bête à deux dos. Autrement dit, par voie de conséquence :

« La question du sexe est soulevée. Y a-t-il là quelque chose à soulever, qui se serait affaissé ou qui, étant retombé, aurait renoncé à se dresser ? »

Tout le spectacle va osciller entre ces deux pôles électriques et leur partie de ping-pong. Cela nous conduira quasi naturellement à la bobine de Ruhmkorff, du nom de celui qui mit au point cette bobine permettant de produire des hautes tensions à partir du courant continu.

Et, insiste l'acteur, devant une copie de la machine du savant : cela s'est fait à partir du cuivre, du « cul ivre » comme l'écrit Meunier dans le texte publié de la pièce.

Du foutre comme une décharge électrique

Observateur des choses de la vie, Meunier étale des correspondances comme on étale du linge blanc sur un fil au point de ne plus s'y retrouver à l'heure du ramassage : l'important, c'est la lessive. Meunier s'accoquine avec des bestioles qui usent d'un vocabulaire commun : à la décharge électrique des doigts dans la prise correspond l'homme qui décharge son foutre dans une fente ou un trou. Et cette copulation sciences et sexe va très loin puisque, raconte Meunier, Heinrich Ruhmkorff introduit une tige de fer dans « le boyau cuivrique », dès lors

« Le fer n'a plus qu'à jouer son rôle d'agent excitateur. Ce dont il ne se prive pas. »

On se régale.

Meunier a fait son apprentissage de compagnon au Théâtre du radeau et au théâtre Dromesko. Depuis il trace sa route dans des spectacles qu'il met en scène et où il est souvent seul en scène. A lui tout seul, c'est un peu le Salon de l'agriculture appliqué au théâtre.

Chaque année ou presque, il prépare sa bête dans le « Cube », terre qu'il a acquise auprès de confrères amis (les Fédérés, qui ont fermé boutique), du côté de la forêt de Tronçais, à Hérisson (Allier), village natal du comédien [Olivier Perrier](#) aujourd'hui reconverti dans le bourbon bourbonnais, village qui est aussi devenu le port d'attache du Footsbarn théâtre.

« Je l'ai accueillie, la queue de ma femme »

La bête fin prête, Meunier prend le chemin de la capitale. Sa porte de Versailles à lui c'est le théâtre de la Bastille, où il a ses habitudes. En 2002, il y a créé « Tas », son premier spectacle, inclassable comme les suivants. Il y est revenu souvent, c'est un bon emplacement.

Tout spectacle de Pierre Meunier est un peu comme une vache de Salers qui se prendrait pour un Spinoza en train de polir ses lentilles optiques.

Les manches retroussées, Pierre Meunier, va et vient, du cuivre au cul, du con au ciboulot, ça carbure, ça fait des étincelles, ça bande, ça jute de mots.

L'acteur raconte et bricole des tas de trucs. On le suit ce Merlin matérialiste, c'est un enchanteur terrien. Il raconte, par exemple, l'histoire de cet homme qui en enculant sa femme, rêva de se faire lui-même enculer par sa compagne et y parvint :

« Je me suis ouvert, je l'ai accueillie, cette queue de ma femme. »

Et il a eu alors ce qu'il souhaite à tout homme « la révélation du comblement ». Contentons-nous, à c'te heure, de sortir comblés de ce spectacle made in Hérisson.

